Baeke, Viviane. — *Le temps des rites. Ordre du monde et destin individuel en pays Wuli (Cameroun)*

Nanterre, Société d'ethnologie (« Sociétés africaines, 17 »), 2004, 472 p., cartes, ill., bibl., gloss., index, ann.

Jean-Claude Muller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6069>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.6069

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 635-637

ISBN : 978-2-7132-2123-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Claude Muller, « Baeke, Viviane. — *Le temps des rites. Ordre du monde et destin individuel en pays Wuli (Cameroun)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 183 | 2006, mis en ligne le 13 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6069> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6069>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Baeke, Viviane. — *Le temps des rites. Ordre du monde et destin individuel en pays Wuli (Cameroun)*

Nanterre, Société d'ethnologie (« Sociétés africaines, 17 »), 2004, 472 p., cartes, ill., bibl., gloss., index, ann.

Jean-Claude Muller

- 1 Les Wuli de l'ouest des Grassfields camerounais font partie du groupe appelé plus généralement Mfumte dont l'histoire est extrêmement compliquée. Cette imposante et importante monographie est centrée sur le village de Lus dans lequel l'auteur a longuement séjourné à plusieurs reprises depuis 1980. Cette société entre difficilement dans les typologies les plus courantes où sont commodément — et paresseusement, il faut le dire — placées les sociétés africaines, soit les sociétés lignagères comme les Nuer et les Tiv, qui s'avèrent de plus en plus comme des exceptions, soit les royautes et les chefferies.
- 2 Les Wuli n'ont aucune instance que l'on pourrait appeler « pouvoir politique » proprement dit. Formée de diverses lignées patrilineaires immigrées, cette communauté villageoise assure son ordre interne par l'entremise de toute une série de confréries initiatiques chargées chacune de combattre un désordre particulier, d'en punir les auteurs de troubles et de participer dans sa sphère propre à la prospérité générale. Les lignages investis de plus de prérogatives rituelles que les autres sont le lignage du Maître de la chasse, descendant de la lignée qui fut la première à s'établir dans le village, et celui du Maître de la pluie, dont la fonction est ici mythiquement justifiée, le premier en charge de la saison sèche, le second de celle des pluies. Histoire et mythe sont ici inextricablement liés, ce qui rend la restitution d'une histoire purement chronologique impossible. Cette importance des groupes de culte dans l'organisation sociale ressemble assez à celle décrite plus au nord, chez un groupe de Chamba, à Mapeo¹, mais là, on peut y assigner une origine : c'est le regroupement de lignées de diverses chefferies chamba qui se sont réorganisées au gré des divers cultes créés au fur et à mesure de leur arrivée. Le résultat est similaire à ce qu'on trouve chez

les Wuli, mais la cause n'en est pas nécessairement la même. Un beau futur sujet d'étude comparative régionale...

- 3 Fortement endogames au niveau du village, les Wuli ont un système de mariage dont les prohibitions relèvent des structures semi-complexes. Ce système était probablement basé sur l'échange direct des sœurs avec un type alternatif comprenant un prix de la fiancée en l'absence d'une sœur. Aujourd'hui, il s'insère comme une des variations locales de la circulation des biens matrimoniaux appelée *ngkap* qui caractérise les Grassfields.
- 4 L'espace physique et social, les activités calendaires contrastées des hommes et des femmes sont ensuite décrits. Ces chapitres précèdent ceux des représentations sociales qui font intervenir quelques mythes concernant les génies de l'eau et surtout une analyse d'une préoccupation constante des Wuli, celle de prévenir et de combattre les diverses sortes de sorcellerie qui sévissent dans leur société. Les croyances wuli dans ce domaine sont particulièrement élaborées et si complexes que la sorcellerie zande semble, en comparaison, des plus simples. La dichotomie entre sorcellerie acquise et innée, tenue comme vérité fondamentale pendant soixante ans depuis le livre classique d'Evans-Pritchard, est ici démentie avec éclat et persuasion.
- 5 La troisième partie se consacre aux rites qui combattent ces sorcelleries avec, en tête, la divination par l'araignée mygale, qui est le plus important des types de divination. Cependant, celle-ci ne se borne pas seulement à débusquer les sorciers, mais aussi à découvrir si les malheurs viennent de la transgression d'un interdit. Cette prévention et cette lutte contre les sorciers sont prises en charge par un nombre assez élevé d'associations, appelées *rö*. Tous les hommes adhèrent obligatoirement à certaines ; d'autres ne sont accessibles que par héritage patrilinéaire, un fils succédant à son père décédé. La caractéristique principale de ces associations réside dans divers objets, terres cuites, masques, costumes en fibre, etc., dont il faut instrumentaliser le pouvoir. Ces associations possèdent aussi des instruments de musique assez contrastés, dont des trompes calebasses jouées différemment selon la société et l'occasion, qui accompagnent les prestations de l'association.
- 6 La mise en activité des objets sacrés, les initiations et les réparations des malheurs provenant d'une infraction aux interdits sont suivies le plus souvent par le sacrifice d'un poulet, d'une chèvre ou d'un mouton selon l'occasion. Les modalités des mises à mort expriment une philosophie sacrificielle très profonde et détaillée qui diffère largement des sacrifices et offrandes les plus classiques, comme le culte des ancêtres qui n'existe pas chez les Wuli. Il s'agit ici, au contraire, de rompre tout contact avec les morts en mettant définitivement à l'écart ceux qui interfèrent encore négativement avec les vivants ou de piéger les sorciers d'une manière très élaborée pour les faire mourir.
- 7 Le chapitre suivant décrit le cycle de vie d'un individu, de la naissance à son enterrement, incluant l'autopsie du cadavre dont la coagulation différentielle du sang dans certains cœurs indique le type de sorcier qu'était le défunt. Suivant le temps écoulé entre le décès et l'autopsie, le sang se présente différemment et ces subtilités ne sont en rien des fantasmes, comme on pourrait le penser, mais elles sont bien réelles et confirmées par les médecins que l'auteure a judicieusement consultés à ce propos.
- 8 Le dernier chapitre est consacré au cycle rituel annuel, très précis, dont les manifestations sont rythmées par leurs instruments de musique respectifs. Ce cycle rituel ouvre et ferme toute une série de périodes qui correspondent aux activités

agricoles ou cynégétiques et qui sont aussi, selon V. Baeke, des « périodes musicales » qui correspondent à des instruments et à des façons de jouer exclusives. L'organologie de ces instruments est décrite et analysée de façon botanique, mythique, opérationnelle et relationnelle entre ces divers aspects. L'auteure est quelque peu ironique — mais très gentiment comme il se doit — en disant que les programmatiques de C. Lévi-Strauss au sujet de l'analyse des rites dans le fameux *Finale de l'homme nu* excluent le code musical de cette analyse. On imagine facilement que Lévi-Strauss, assimilant mythe et musique en opposition au rite comme il l'a si souvent fait, ait oublié qu'il était possible à celle-ci de jouer un rôle structurant dans le rite. Ici, les rites forment des séries qui racontent chacune une partie d'une histoire qu'il suffit de découper en séquences, comme on le fait des mythes, et la clé, ou une des clés, est précisément la musique qui met en correspondance et en opposition, saisons, activités dichotomiques chez chaque sexe et entre les sexes, instruments de musique et bruiteurs, animaux butineurs dans un chassé-croisé proprement fascinant. L'auteure nous dit qu'elle n'a trouvé dans la littérature consacrée aux Grassfields aucun calendrier musical semblable. Je n'en connais pas non plus d'aussi élaboré, même ailleurs en Afrique. Cette monographie est l'une des plus riches que j'aie lues ces dernières années ; cette richesse vient d'abord de cette société tout à fait particulière qui a une philosophie très sophistiquée exprimée dans ses mythes et ses rites — assez différents de ce que l'on trouve ailleurs — et en second lieu du talent de V. Baeke qui a su brillamment la restituer avec précision et une grande maîtrise analytique.

NOTES

1.. Voir R. Fardon, *Raiders and Refugees. Trends in Chamba Political Development, 1750-1950*, Washington-London, Smithsonian Institution Press, 1988, pp. 27-57.